



### Marguerite Duras, Une autre enfance

Alain Vircondelet

Le Bord de l'eau éditions

Rares sont les écrivains dont le nom de plume est transmis à la postérité en devenant un adjectif passé dans le langage commun. De son vivant et ce même avant le sacre bien tardif du Goncourt en 1984, Marguerite Duras avait déjà légué, au-delà du cercle germano-pratin, le terme « durassien ». Or d'où venait-il ce « Duras » ? Certes pas d'Indochine mais bien d'un petit village du Lot-et-Garonne, Pardaillan, dans la vallée du Dropt, où son père, Henri Donnadiou acheta la propriété du Platier le 24 octobre 1921 alors qu'il était revenu en France soigner la dysenterie amibienne qui l'emporta deux mois plus tard. C'est ici que sa deuxième femme, Marie, rapatriée en 1922 Marguerite et ses deux frères Pierre et Paul à la faveur d'un congé administratif motivé par une incessante démarche destinée à récupérer sa pension de veuvage.

Malgré la brièveté de ce premier séjour en métropole, celle que tous dans le bourg appellent Nénée avouera bien plus tard que sur cette terre elle « est devenue quelque chose comme un écrivain ». De cette période, elle tire la matière de son premier roman « officiel » *Les Impudents* en 1943. Or, jamais « ce petit coin du monde » ne quittera son esprit. Encore aujourd'hui, ce lieu désiré regorge de légendes sur ses supposés retours. Marguerite D., fantôme de sa propre enfance ? Elle a bien tenté de racheter ce qu'il subsistait de ruines dans les années 70, pour le reste...

Biographe parmi les plus réputés de l'auteur, Alain Vircondelet revient à son tour sur la terre des origines, poursuivant avec une rare minutie le fil d'une « enquête » entreprise en 1998, à la recherche non pas d'un temps perdu mais bien des émotions primitives, celles qui nourrissent les scènes du même nom. Dévoilant au passage de savoureux secrets : « *Jamais elle se rend à Duras, pourtant si proche, pour voir le château, visiter ses salles, courir dans la grande cour d'honneur qui s'ouvre tout à l'horizon. Elle ne sait pas son histoire prodigieuse, encore moins qu'une femme y vécut, devint reine de Hongrie en épousant Charles III et prit le nom de Marguerite de Duras...* »

Si Le Platier n'est pas dans son imaginaire le lieu des commencements, elle a « *accru au pays de Duras ce goût pour la solitude et l'autorité, cet œil perçant qui veut tout savoir, tout retenir, tout comprendre.* » Surtout, lorsqu'à l'aube de sa carrière, elle choisit le patronyme de Duras, elle née Donnadiou, n'est-ce pas « *s'appeler encore comme le père, se rappeler, tous les jours de sa vie, le petit pays du Haut-Quercy, le village de Pardaillan où trône en périphérie la ruine splendide du Platier* » ?

[Marc Bertin]



### Noémi Lefebvre

L'Autoportrait bleu

Éditions Verticales

Dans *La Modification* de Michel Butor, le héros s'offrait, le temps d'un aller-retour Paris-Rome en train, le loisir de changer d'avis sur son amour et la direction de sa vie. Pour son premier roman, Noémi Lefebvre, en bonne habituée du vol Berlin-Paris, condense le récit de son héroïne en 1h50 - soit le temps de désapprendre la langue de Schönberg et de retrouver son accent parisien. Toutefois, dans cette dilatation-là, elle pose une histoire d'amour avec un pianiste contemporain qui n'aura pas lieu (Allô Nancy Huston ?), un rapport familial avec sœur et père peu évident ainsi que le sentiment que la musique dilue l'espace en remodelant le temps ; « *Quand le rythme de la musique change, les murs de la ville tremblent* » disait déjà Shakespeare. Du contemporain qui n'a pas eu lieu, elle revient sans cesse sur

le pianiste qui, regardant *L'Autoportrait bleu* de Schönberg y trouve la force de se poser dans l'Histoire et d'y jouer sa note. L'écriture virtuose brouille sans cesse les cartes de la narration, passant de 2009 aux vingt années berlinoises, d'avant le fascisme, pour revenir et se déployer dans une nouvelle direction. Récit clos, énervant de tant de circularités, en même temps que tenant la gageure d'une musique qui tout à la fois se joue en s'offrant et se refusant autour de l'Histoire, de la famille et de l'amour. Un des grands romans de la rentrée.

[Jean-Pierre Simard]



### Du côté de Castle Rock

Alice Munro

Éditions de l'Olivier

Le succès amplement mérité de son recueil de nouvelles *Fugitives*, publié l'an passé, a permis à Alice Munro d'obtenir enfin une reconnaissance plus que légitime auprès du public français. Il est fort à parier que *Du côté de Castle Rock* rencontre un écho similaire, l'établissant enfin ici comme l'un des auteurs nord-américains majeurs. Sous la forme d'une enquête « généalogique », la Canadienne remonte le parcours de ses ancêtres écossais ayant franchi l'Atlantique pour les rives prometteuses de l'Amérique. Des Highlands humides et sombres aux plaines ontariennes, Munro ressuscite les voix de plusieurs générations, dressant le portrait d'hommes et de femmes en quête de liberté bien décidés à changer vie, souvent au mépris des conventions de leurs époques. Si ce roman peut s'appréhender sous le registre de la biographie familiale, la

romancière se fait fort, sans en donner pourtant l'air, de renouveler le genre. Ni lyrique, ni épique. Préférant procéder par retranchements, jouant au mieux de l'intime, donnant voix et corps à ses protagonistes, les Laidlaw, modestes paysans presbytériens. Certes, les recherches sont scrupuleuses - lieux, noms et dates -, mais c'est bien l'histoire des siens, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, qui compte plus que la marche de l'Histoire. Une espèce de livre de la mémoire, plus que des mémoires.

Le tour de force, car il y a en un dans ce roman sans équivalent, réside dans l'équilibre inouï de ses deux parties. La fascination exercée aussi bien par le destin des ancêtres de Munro que le portrait de la jeune Alice qui se dessine en creux : adolescente curieuse, farouchement éprise de liberté, lisant avec passion, se taillant avec obstination un chemin inédit vers sa propre émancipation, faisant l'apprentissage de sa plénitude. Poète narrateur des légendes ou simple éleveur de renards, toute une galerie de caractères singuliers se fond entre travail de mémoire et pure fiction. Maîtrisant la temporalité avec une aisance rare, ces pages précieuses condensent en elles ce quelque chose typiquement nord-américain : le *storytelling*. Au jeu périlleux des comparaisons (qui ne sont jamais raison), il serait tentant de rapprocher *Du côté de Castle Rock* du fantastique *I'm not there* de Todd Haynes. Soit un kaléidoscope dont chaque motif appréhende la figure d'Alice Munro hier, aujourd'hui et demain. Magistral.

[Marc Bertin]



### Une âme perdue

Giovanni Arpino

Belfond

Dans les années 60 à Turin, un adolescent reclus et bachoteur vient s'installer chez son oncle et sa tante pour passer son Bac. Et, quand Tino franchit les portes de la villa de Galla et Serafino, on lui explique à mots couverts que le dernier étage de celle-ci est occupé par le frère de son oncle, « Le Professeur », qui a perdu tout lien avec le monde. Tino va passer en une semaine, qui va crescendo, de l'enfance à l'âge adulte par divers tours de passe-passe et expériences des limites dans une famille qu'il ne connaît pas : du Bac, qu'il avale tranquille, à la découverte des secrets familiaux, de la vie nocturne et des faux-semblants. Arpino retourne les apparences d'un monde cadencé de non-dits futiles et vains et les réarrange en virtuose. Contre-roman d'apprentissage du monde italien actuel, une belle machine à réintégrer le réel.

[Jean-Pierre Simard]



### Un jour en mai

George Pelecanos

Seuil policier

Si George Pelecanos reste un admirable auteur de polar tout en ayant de multiples occupations - production cinéma, piges de luxe (*Esquire*, *GQ*), scénario de séries tv (*The Wire*) -, c'est qu'il a compris une recette du roman noir adaptée méthodiquement à chaque ouvrage, façon journaliste pour *Rolling Stone* 70. Soit un auteur gonzo recréant méticuleusement le monde dont il parle, en en donnant toutes les variantes socioculturelles. S'il était européen, cela passerait inaperçu. Or, venant d'un natif de Washington D.C., cela frappe d'autant plus qu'il pousse ses analyses dans une sociologie que les États-Unis ont l'habitude de nier. Un jour de 1972, trois adolescents éméchés décident d'une virée dans un quartier inconnu pour y foutre la merde. Pas de bol, ça tourne au drame et 30 ans plus tard, les protagonistes encore vivants se retrouvent pour comprendre. Sans enquête ni flic, sans pathos tellurique, une nouvelle manière de régler ses comptes par le pardon. Un superbe roman qui n'aurait pas le même écho, si Obama n'avait pas été élu. À méditer.

[Jean-Pierre Simard]